4448

PARIS et ORLÉANS, 25 Août 1924

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

30 cent.

40 cent. *pour l'extérieur*

bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 41-42

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, **ido,** italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires .... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr.
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro } — 18 fr. — — 24 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Exceptionnellement, le prix de ce numéro à 6 pages est de fr. 0.30 pour l'intérieur et de 0.40 pour l'extérieur. Prière à nos dépositaires d'en prendre note.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Pourrons-nous nous dire toute la vérité? Si nous le pouvons, je me hasarde à affirmer que l'unique forme héroïque de la science et de la vie moderne est l'Anarchisme.

L'Anarchisme a donné naissance aux livres les plus géniaux et aux hommes les plus courageux. Dans l'Anarchisme est en gestation « l'espèce nouvelle », dominatrice de la vie sociale.

L'Anarchisme a ses philosophes, ses poètes, ses journalistes, ses critiques et ses héros. Elle est toute une onde fraîche et sonore d'idées et de vie. Dans l'œuvre de ces hommes qui valent plus, beaucoup plus que les chinois du socialisme parlementaire et les byzantins du conservatisme — dans tout ce qu'ils écrivent, il y a une si grande force socratique de raisonnement et une originalité d'inspiration si vive, que bien souvent nous sommes étonnés et plus souvent encore émus...

L'Anarchisme n'est pas une cause : il est une conséquence. Il n'est pas une proposition : il est une déduction. Il n'est pas l'expression d'une folie politique : il est l'affirmation d'un état de choses qui est destiné à se transformer.

Etant donné une société comme la nôtre, c'est-à-dire une société au squelette carié, aux humeurs corrompues irrémédiablement — l'Anarchisme ou plutôt l'esprit négateur est une nécessité logique et inévitable.

L'Anarchisme est actuellement pour notre société contemporaine ce que fut la philosophie de Rousseau pour la société française du XVIIIe siècle. Dans ce monde enserré par les privilèges, les préjugés et les cruautés, Rousseau se précipita comme un sauveur se précipite dans un compartiment fermé, où une personne chère est sur le point de s'asphyxier. — Il ouvrit toutes grandes les fenêtres et montra que par-delà ces lois et ces règles de cour, par delà toute cette étiquette et toute cette vanité, il y avait de libres campagnes et des cieux infinis, il il y avait les gloires de la vie universelle et les espérances de l'immortel devenir...

L'Anarchisme contient : l'affirmation de la *conscience individuelle* contre la vile prédominance des majorités électorales et parlementaires ; l'affirmation des *volontés rénovatrices* contre l'inertie morale des classes dites conservatrices et réactionnaires ; l'affirmation *logique* de la pensée et de l'action contre l'incohérence du penser et de l'acte..... (1897).

Vicente MORELLO.

Nous mieux connaître

La rente (le fermage) ne peut être abolie qu'en abolissant la propriété foncière, qu'en faisant de l'occupation et de l'usage le seul titre à l'exploitation d'un terrain. Jo LABADIE.

Bravo, Jo Labadie ! que dans tous les coins du monde, que « dans tous les cœurs » retentissent ces paroles si sages... *l'occupation et l'usage font le seul titre à l'exploitation d'un terrain.* Oui mais ! l'humain bipède est un drôle d'animal...

En chacun cohabitent deux égoïsmes extrêmes qui alternativement agissent sur nos déterminations ; l'un rétréci, rabougri, mesquin, plus ou moins développé ; l'autre ample, large, généreux, mais hélas trop souvent en « puissance » et quelquefois réduit à l' « impuissance ».

L'exploitation de l'humain par l'humain résulte de notre égoïsme mesquin, par conséquent de notre manque de « Volonté libre ».

Aussi l'intérêt bien compris de chacun serait, il me semble, d'utiliser le plus possible son égoïsme généreux.

Pour cela, il devient nécessaire de « nous mieux connaître » afin de pratiquer en actions ce que nous disons si facilement en « paroles ».

Oui, tu as raison, ô Armand ! « A chacun selon son effort. »

Ovide DUCAUROY.

Réalités, Vérités

Aux gens qui me demandent si les élections changeront quelque chose, je réponds : Non. S'il y avait quelque chose de changé, ce serait dans des proportions si infimes qu'il vaudrait mieux n'en pas parler. D'autres hommes continueront l'œuvre de leurs prédécesseurs, en prétendant la combattre. Et ils rétabliront sous des noms nouveaux ce qu'ils prétendront avoir détruit.

⁂

« Pauvre France ! » cette parole de pitié signifie bien des choses. En nous plaçant à un point de vue plus élevé, au-dessus des frontières et des peuples, combien plus angoissant est le cri que nous poussons pour exprimer notre dégoût et notre lassitude, quand nous envisageons la réalité froidement : « Pauvre humanité ».

⁂

« A bas la bourgeoisie ! Place au prolétariat ! », lisons-nous sur les murs. Oui, si le prolétariat doit être meilleur que la bourgeoisie ; non, si c'est pour lui ressembler. Dans ce cas : « A bas l'un et l'autre ! »

⁂

Qu'on pense d'eux ce qu'on voudra, ou que les bourgeois s'efforcent de les faire passer pour des assassins ou des fous, il y a chez les an-archistes une intensité de vie, un besoin d'apprendre et de s'instruire, une aspiration vers quelque chose de grand et de noble qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

⁂

On ne doit faire de concessions au milieu que dans la mesure où elles aident à combattre le milieu et constituent en quelque sorte sur lui une sorte de « reprise individuelle ».

⁂

La plupart des individus qui peuplent les bagnes et les prisons sont des bourgeois qui ont mal tourné. Ils auraient pu être aussi bien ministres, fonctionnaires riches et influents, occupant le sommet de la hiérarchie légale et sociale. Que les gens « honnêtes et bien pensants » ne les méprisent pas : ils pourraient être à leur place.

⁂

La police traverse un bien mauvais moment. C'est à croire qu'il y a une justice immanente. Ces messieurs sont sur la sellette. Chacun son tour, n'est-ce pas? Il est temps qu'on connaisse les mœurs de ces répugnants personnages qu'on appelle des policiers, depuis ceux qui dirigent la bande jusqu'aux obscurs comparses. La haute et basse pègre policière doit enfin apparaître sous son vrai jour, c'est-à-dire comme une entreprise de chantage, de vol et d'assassinat.

⁂

Je ne puis suivre la ligue des « objecteurs de conscience » sur la pente où certains essaient de l'entraîner. Sous prétexte de décider l'Etat à reconnaître une telle ligue, c'est aller contre l'idée même qu'on défend que d'implorer humblement de celui-ci le privilège de faire du service civil ou de se laisser enfermer dans un camp de concentration. Le service civil, c'est encore une façon de faire la guerre. Quant aux camps de concentration, on sort d'en prendre. Le remède serait pire que le mal !

⁂

« Le franc baisse », « la livre monte », on n'entend que ces mots dans les conversations. Que de combinaisons s'abritent derrière ces formules ! Ceux qui vivent loin de cette agitation sont des sages. Ils ne peuvent s'intéresser à ce qui constitue l'unique raison de vivre des inconscients qui palabrent autour d'eux.

⁂

Rien n'est plus rigolo qu'une déclaration ministérielle. Elle ressemble toujours à la précédente, aussi vide, aussi mensongère. Style amorphe, absence de pensée et de sincérité, toute déclaration ministérielle est un défi au bon sens et à l'art. C'est une déclaration de guerre à l'idée libre.

⁂

Les tyrans qui se succèdent au pouvoir, portant différents masques, ne valent pas mieux les uns que les autres. S'il en est qui paraissent moins mauvais, il n'en sont pas moins nuisibles. Ils ressemblent aux microbes, plus ou moins virulents, des maladies contagieuses. Le microbe du coryza est moins dangereux que celui de la fièvre typhoïde, mais c'est un microbe bien embêtant.

Des penseurs officiels, des hommes politiques, ou simplement de « bons pères de familles » ne craignent pas de s'attaquer à Dieu et à la religion, mais ils n'osent toucher à l'idole patrie. Celle-ci est plus forte que toutes les idoles réunies. Il semble qu'ils aient reporté sur la patrie le respect que leurs aïeux professaient envers la divinité. Et cependant la patrie est une divinité qui exige, comme toute divinité, la soumission et le mensonge. Ces libres-penseurs ne sont guère conséquents avec eux-mêmes. Ils repoussent une religion pour en adopter une autre aussitôt.

⁂

Les partis vaincus dans la lutte pour conquérir le pouvoir ne veulent pas avouer leur défaite. S'ils l'avaient emporté, on aurait vu sur la manchette de leurs journaux : « Le bloc des gauches est écrasé. » Du moment qu'ils ont perdu la partie, ils se contentent d'imprimer : « Résultat complet des élections ». Cela indique bien leur déconvenue. Ceux qui triomphent, triomphent bruyamment : « Le bloc national est écrasé », lisons-nous en lettres énormes à la place où les autres se bornent à enregistrer piteusement leur défaite.

⁂

Les « blocs » succèdent aux « blocs » : ils se ressemblent comme des frères ! Le bloc national est-il vraiment vaincu? On en doute.

⁂

Quand le suffrage universel s'est prononcé, chacun ouvre son journal avec l'espoir d'y rencontrer les élus de son cœur. Chaque parti déclare qu'il a vaincu les partis adverses, et proclame que la République est sauvée. « La France a voté », et après? Chaque citoyen a fait son devoir, conformément aux préceptes des manuels d'instruction civique. Un parti quelconque va prendre les rênes du pouvoir et mettre en pratique (?) sa conception du progrès. L'autorité passe en d'autres mains, mais ses victimes sont les mêmes : ce sont les âmes libres et indépendantes, adversaires de tous les régimes, quels qu'ils soient, représentant la réaction.

⁂

Aujourd'hui, il est beaucoup plus avantageux, pour être gracié, d'être un assassin ou un voleur qu'un écrivain indépendant. On pardonne aux premiers leurs crimes, qui ne frappent que quelques individus, on ne pardonne pas au second d'essayer de secouer l'inertie de la collectivité.

⁂

Des gens font partie de l'opposition, uniquement par intérêt, afin qu'un jour ou l'autre le gouvernement leur offre une sinécure ou une décoration pour les faire taire !

⁂

Il est amusant de lire dans un journal qu'à la veille des élections tel député a pris la parole dans son « fief ». On croyait la féodalité abolie et l'emploi de certains mots nous prouve qu'elle n'a pas cessé d'exister.

⁂

Le jargon des politiciens jette dans la circulation des vocables qu'on n'a pas coutume d'entendre, mais qui sont à eux seuls tout un poème, tels que cartel, label, etc... La démocratie n'a rien à envier aux pédants et aux cuistres.

⁂

« Un mariage bien parisien » ces mots se lisent sur les gazettes qui ne savent vraiment pas de quoi entretenir leurs lecteurs. Des histoires dans le même goût remplissent des colonnes. Quand un journal en est réduit à de telles misères, c'est qu'il se fait de ses lecteurs une piètre idée. Il leur faut leur « mariage bien parisien » pour qu'ils puissent dormir tranquille et jouir de la vie. Ils ne sont pas difficiles !

⁂

L'attitude de *l'en dehors*, dans toutes les questions qui divisent les hommes, est seule logique. *L'en dehors* est au-dessus des mesquines querelles qui empêchent les individus de s'améliorer et de devenir vraiment conscients. Que l'on qualifie d'orgueilleuse une telle attitude, ce reproche ne doit pas émouvoir les rares esprits indépendants décidés à penser et agir par eux-mêmes, alors que l'humanité nous offre l'exemple de gens domestiqués agissant et pensant par les autres.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

En guise d'épilogue

Les communistes ont établi à Saint-Martin-de-Ré une colonie pour les enfants souffreteux et c'est un beau geste. Ce qui me va moins, c'est le bourrage de crâne auquel sont déjà soumis les pauvres petits, chez lesquels on s'efforce de développer une « âme collective » (sic), et qu'on soumet au régime des délégués de table, de dortoir, d'assemblées générales, de commissions enfantines... Toute la soviétie en miniature !... Sur l'autre face de l'île s'élève le dépôt des forçats, établissement collectif et des plus réussis, certes. A ce sujet l'Humanité *raconte sérieusement que les déchets qui s'y étiolent sont le produit de la mauvaise « éducation bassement individualiste » que dispensent administration de l'assistance publique, hospices et colonies pénitentiaires. Le rédacteur qui a écrit cela aurait mieux fait de laisser sa plume dans l'encrier, car ces diverses institutions s'acharnent, elles aussi, à développer en ceux qui sont confiés à leurs soins une « âme collective », une âme d'obéisseur, une âme anti-individualiste par excellence. Il n'y est question, chez ces bourreurs d'esprit, que de dévoûment à la cause commune, de sacrifice à l'ensemble social, de renoncement à l'initiative individuelle. Seulement, c'est pour le profit de la « classe bourgeoise ». A la colonie des enfants communistes, on suscite une « âme collective » pour le profit de la « classe prolétarienne ». Pauvres gosses !*

QUI CÉ.

Colonies libertaires

Un groupe de compagnons m'écrit pour me demander mon avis sur la fondation d'une colonie libertaire. « Nous sommes, — m'écrivent-ils — un groupe d'anarchistes (1) persécutés par la réaction, bannis de chez nous, et nous sommes dégoûtés du régime qui nous est imposé par la réaction et par la civilisation bourgeoise. Nous ne voulons pas nous étendre et t'exposer tout ce que chacun de nous a dû souffrir ces derniers temps. Nous te dirons seulement que malgré les persécutions morales et matérielles qui nous tourmentent, nous n'avons pas perdu courage. C'est justement par amour pour notre idéal que nous avons décidé de donner l'exemple de sa praticabilité en fondant en Afrique une colonie libertaire, où chaque colon aura le pain et la liberté assurés. *A priori*, nous sommes persuadés que les difficultés seront très grandes et que, spécialement dans les premiers temps, il faudra durement travailler. Nous serions très heureux si nous pouvions recevoir de toi un avis technique et une appréciation sociale sur notre initiative. »

J'ai résolu de répondre publiquement à ces camarades pour deux raisons : la première parce qu'il s'agit d'un argument théorique qui intéresse un peu tout le monde ; la seconde, parce que l'idée de fonder des colonies libertaires s'insinue assez fréquemment dans les milieux anarchistes des grandes villes. A Milan, par exemple, cette idée est toujours à l'ordre du jour des discussions amicales entre camarades ; bon nombre d'individualistes eux-mêmes sont convaincus que le salut de l'anarchisme se trouve dans les colonies libertaires.

Je passe sur la question technique, parce que ce point de vue n'intéresse pas en général le lecteur, parce que aussi mes connaissances en fait d'agriculture se limitent au sol et au climat de la Haute-Italie. Ne connaissant qu'indirectement les conditions agricoles de l'Afrique, mes conseils seraient de peu ou de point de valeur.

Je m'arrête au contraire sur le jugement social qu'on demande de moi. On a essayé des colonies libertaires un peu partout, les camarades de France notamment, ont à leur actif plusieurs entreprises de ce genre. Toutes les tentatives dont j'ai entendu parler ont échoué. C'est une constatation douloureuse pour ceux qui nourrissent de grandes espérances à ce sujet, mais on ne peut et on ne doit pas nier la réalité.

L'écueil sur lequel sombrèrent les tentatives de colonies fut toujours le désaccord entre ceux qui les composaient. L'entreprise s'initie sous de très nobles auspices, après quelques mois de vie commune, la discorde commence à s'infiltrer parmi les colons, assumant des proportions toujours plus vastes, jusqu'à prendre le caractère d'une rupture complète. Chaque colonie prend fin de cette façon, les colons se dispersent et ce prodigieux noyau, qui devait démontrer au monde la praticabilité des idées libertaires, se dissout dans la stérilité, laissant derrière lui des traînées de rancœurs et de désillusions.

Je crois superflu de narrer des faits et des épisodes, de remettre à jour les chroniques de la « Cecilia » ou d'Aiglemont — ou d'autres, ou moins importantes ou moins connues. Ce serait un récit monotone dont le point de départ est un rivage lumineux : l'espérance, et le point d'arrivée un port désolé : la désillusion.

La raison du désaccord ? Tout simplement : la réalité économique. Il est absurde de croire qu'on puisse s'extérioriser de l'ambiance sociale. Le « en margisme » si cher à tant d'individualistes est une illusion. Hors de la société l'homme ne peut pas vivre. Il pourra s'isoler pendant une période plus ou moins longue pour méditer et étudier, mais bientôt le besoin et l'instinct le ramèneront au milieu de ses semblables. Thoreau lui-même, qui fut le théoricien et le poète de cet « en margisme », a échoué dans ses tentatives. Avez-vous lu son *Walden* ? Thoreau s'était créé

son monde, dans la forêt, il s'y était bâti une maison, il y cultivait son pain, il y chantait la beauté de son indépendance... Mais après deux années de vie solitaire, il retourna parmi ses semblables : son caractère et les nécessités de l'existence ne lui permirent pas de prolonger plus longtemps sa vie en solitude.

Ceux qui ont fondé des colonies libertaires ont tenté d'isoler quelques hommes du reste du monde — sorte de misanthropisme pratique — et de leur faire vivre leur vie, hors du sein de l'humanité, éloignés de la civilisation, laquelle — bourgeoise ou non — représente toujours quelque chose de mieux que l'état sauvage ou tribal. Mais la vie, qui est surtout réalité et mise en pratique, a toujours pris sa revanche. Les colons, renfermés au dedans des trop étroites limites de « leur » monde, se sont toujours heurtés aux nécessités économiques. Malgré leur assiduité au travail, il a toujours manqué aux colonies ce *confort* civilisé qui rend la vie moins âpre et moins désagréable ; parfois même le pain a manqué. Cet état de malaise continuel a aigri les âmes ; l'un des colons, qui s'est cru trompé, a cherché noise au camarade initiateur. De l'aigreur aux querelles, le pas est vite franchi ; des querelles à la dissolution, plus rapidement encore.

C'est une illusion de croire que la vie se limite à la matérialité ou se concentre dans le cercle de sa propre individualité. L'homme, c'est certain, ne vit pas de pain seulement ; son esprit a également des exigences inéluctables. L'on parle de vie naturelle, de végétarisme et autres choses abstruses ; mais on oublie que tout est relatif. Chacun a ses habitudes à lui, et ses propres besoins ; il porte dans le sang l'atavisme des ancêtres qui ne peut pas toujours être dompté par la raison.

Ne serait-ce pas une absurdité de vouloir limiter l'alimentation de l'homme à de simples aliments végétaux ? Ou de vouloir abolir l'usage (je dis l'usage et non l'abus) de certaines boissons stimulantes ? Ou de renoncer à telles « commodités » que le progrès a données à l'homme parce qu'elles atténuent la douleur de vivre et répondent à ses besoins ? Or, la « colonisation » libertaire mène à ces conséquences, conséquences vers lesquelles les colons sont poussés par des nécessités économiques impérieuses.

Les doctrines libertaires n'ont aucun rapport avec la misanthropie. Elles en sont tout l'opposé, parce que ce sont des doctrines qui se basent sur la sociabilité de l'homme. Ennoblir la sociabilité, la porter à sa plus haute expression, créer la religion de la liberté et de la solidarité, le régime de l'entr'aide et du libre accord : telles sont les aspirations libertaires. L'idéal proposé est humain et non surhumain ; réalisable pour tous et non limité à un noyau d'initiés ou d'élus ; il ne s'agit pas de créer des couvents, en somme, mais de rénover l'humanité.

Pour atteindre ces buts, il est nécessaire de vivre au milieu des hommes, d'avoir des rapports et des contacts avec nos semblables, de leur communiquer nos pensées, nos vouloirs, nos idéaux, de lutter contre tout ce qui fait obstacle à notre marche. S'isoler veut dire renoncer, s'avouer impuissants et vaincus, n'avoir pas foi en soi-même, ne pas croire à la praticabilité de nos idées ; ne pas avoir confiance, surtout en la force de la volonté.

Je trouve qu'il y a une affinité singulière entre le monachisme et la « colonisation » libertaire : affinité pratique et affinité morale. Les vaincus de la vie, les désillusionnés du monde, lorsqu'ils croient en Dieu et sont d'esprit faible, se vouent au froc et à la bure. Devant les adversités, ils battent en retraite ; dans le silence et la solitude du couvent, leur esprit cherche la paix et la consolation qu'ils n'ont pu rencontrer dans la vie. Ils fuient le monde parce qu'ils ne peuvent le supporter, parce que devant les ruines d'une tentative avortée ou d'un amour malheureux, leur âme ne se sent pas la force — la force intérieure — de surmonter l'angoisse de la défaite, de reprendre sa marche en avant, de reconstruire le songe évanoui, de créer un nouvel amour. Il en est de même dans les colonies libertaires : « Nous sommes un groupe d'anarchistes persécutés, dégoûtés du régime imposé par la réaction bourgeoise » m'écrivent les compagnons dont j'ai cité la lettre au début de cet article. Ils cherchent la tranquillité dans la colonie en projet, mais comme ils comprennent qu'ils vont vers le renoncement, ils s'empressent d'ajouter : « Notre but n'est point de nous retirer, mais de combattre, de démontrer au monde la praticabilité de nos idées. »

Quelle erreur et quelle ingénuité !

Il nous faut partir d'un principe qui est celui-ci : le problème de la rénovation sociale est un problème de la volonté. Le matérialisme de Marx a été démenti par les faits ; l'humanité chemine encore, guidée par les idées et non par les intérêts. Naturellement, il ne faut pas porter notre idéalisme à l'absolu, parce qu'on aboutirait à l'absurde ; mais c'est un fait indéniable que dans la vie et dans le progrès, l'idéal compte immensément. J'ajouterai ici une conviction qui m'est particulière : le problème de la révolution n'est pas tant un problème de violence qu'une question de force morale. Je crois (il s'agit toujours de conviction personnelle) qu'est passée la période des bruyants appels aux armes ; que désormais il suffira d'en appeler à la volonté consciente des hommes libres. La désobéissance aux lois, la résistance passive, la non-coopération peuvent être des armes formidables. Il ne faut pas croire du tout que la tactique d'un Mahatma Gandhi soit une « tactique » de résignation et de renoncement. C'est une tactique de lutte — et quelle lutte — qui peut mener à la victoire.

Il ne nous faut pas désespérer parce qu'aujourd'hui la violence du pouvoir constitué rend impossible une tentative quelconque de libération ; pas plus qu'il ne nous faut perdre courage parce qu'au-dessus de nous une force armée existe qui nous tient en sujétion. La violence n'a jamais vaincu ni le progrès ni l'idée et l'esprit humain a toujours fini par secouer toutes les chaînes et tous les jougs. Désespérer et se retirer dans une Thébaïde parce que, pendant une période de dix ans, le combat devient ardu, se hérisse de difficultés n'affiche pas de résultats pratiques et immédiats, c'est l'œuvre d'hommes de peu de foi. Il faut résister.

Démontrer au monde la praticabilité de nos idées. Hélas ! l'Afrique est bien lointaine et nul regard de sociologue ne s'arrêterait sur une colonie libertaire perdue sur les confins d'un désert. Vivre une vie libre et heureuse dans la fraternité et dans l'amour, l'Afrique est trop aride, trop « colonie bourgeoise » pour que sur son sol se puisse fonder l'île d'Utopie..

Nous avons devant nous un magnifique champ de conquêtes et de batailles. Pourquoi le déserter ? Pourquoi nourrir l'illusion que nous trouverons la voie du salut en battant des chemins sur lesquels d'autres se sont égarés ? Pourquoi renouveler les erreurs de jadis ?

Amis et compagnons qui avez rêvé l'impossible bonheur d'une colonie, restez parmi les hommes. Fils de la foule, demeurez dans la foule. Le salut de l'idéal est dans la vie, dans la lutte et dans le travail.

Carlo Molaschi.

Débrouillons-nous !

De la valeur du travail dans la Société

Nos aïeux nous ont légué une accumulation de travaux formidables : d'immenses terrains défrichés prêts à recevoir nos cultures ; des voies de communication sillonnant en tous sens et de toutes parts la surface de notre planète ; des ponts pour traverser commodément les fleuves et les rivières ; des ports, des aqueducs, des maisons, des objets mobiliers pour l'usage de plusieurs générations. Ils ont sondé les océans, étudié le ciel, fouillé les terrains pour découvrir les minerais, le charbon et les huiles. Ils nous ont transmis leur connaissance de la matière et l'outillage pour la façonner facilement. Grâce à ces efforts multiples et continus de la foule anonyme d'où seuls, quelques noms émergent, notre héritage est grandiose, sa valeur incalculable, et nous pouvons entreprendre de grands travaux avec les connaissances techniques que ces ancêtres nous ont léguées. Les inventions font des bonds prodigieux, tout est prêt pour que la vie de chacun soit assurée par son travail modéré ; nous possédons un matériel de jour en jour perfectionné lequel, bien employé, diminuerait grandement l'effort manuel.

Qu'est devenu cet héritage qu'aucun ne peut réellement faire sien et que la logique attribue à tous les petits enfants des pères inconnus ? Des malins prétextant des droits nous disent : « En vertu de tel principe que l'Etat reconnaît et défend, tous ces terrains nous appartiennent, ainsi que tout ce qui est à leur surface ; nous voulons bien vous en accorder l'usage à la condition que vous les ferez produire et que vous ne garderez que le nécessaire pour votre entretien, le supplément nous appartient de droit. Que nous importe que n'ayant rien fait nous possédions autant, et plus que vous, ne sommes-nous pas déjà assez généreux en vous laissant vivoter sur nos terres, que nous vous prêtons » ? Ce raisonnement paraît tellement logique que le plus grand nombre accepte en remerciant cette générosité du « propriétaire ».

De plus malins encore ont fait mieux. L'argent qui devait faciliter les transactions est devenu une valeur de production ; le faire multiplier par lui-même a été facile. C'est ainsi que si un arrière de mes arrière-grands-pères avait placé 20 fr. à intérêts composés, je pourrais faire l'acquisition d'une des plus belles maisons de Paris, avec tout le confort de la vie moderne. En cinq cent quarante ans, 20 fr. placés à 3 fr. 50 seraient devenus la somme formidable de 1.342.177.280 fr.

Le travail devant avant tout fournir la grosse part de son rendement à la propriété et à l'intérêt, il s'ensuit que l'on ne laisse au travailleur que le strict nécessaire, qu'il est réduit à vivre au jour le jour et que s'il cesse d'être employé pour une raison ou une autre, c'est pour lui la misère. Le machinisme ayant pris un développement formidable, les stocks de marchandises s'accumulent trop vite ; il vient un moment où les usines licencient leur personnel, c'est le chômage, conséquence de la surabondance. Il est si important qu'une dernière statistique du Congrès du travail de Genève, donne le chiffre formidable de 50 millions de chômeurs épars à travers le monde civilisé (*Petit Dauphinois*, 1er juillet 1924).

La surproduction étant une cause de grande misère, pour y obvier toutes les C. G. T. préconisent la diminution des heures de la journée de travail ce serait souverain ; mais le résultat obtenu pour les huit heures est si peu satisfaisant, les ouvriers mêmes y ont porté tant d'atteintes qu'on désespère d'arriver à un résultat, et qu'on est en droit de chercher des moyens pour agir seul. On a fait de si beaux discours sur le travailleur, on lui a tellement démontré son importance, que chacun attend en esclave ; il rêve — c'est beau — d'un devenir meilleur où il aura la première place ! — alors à quoi bon s'occuper d'améliorer le présent ?

Sans mésestimer le rôle des syndicats et des groupements révolutionnaires, quels qu'ils soient, étant entendu qu'ils donnent du prestige et de la force à une foule sans consistance, et par conséquent font respecter quelque peu les soi-disant contrats de travail, tout en nivelant les audacieux et les timides, il arrive — c'est fort heureux — que des individualités ayant des vues tout aussi profondes de l'organisation des sociétés, mais plus d'audace intellectuelle, se retirent de ces collectivités pour œuvrer plus librement, plus sûrement avec des procédés de leur choix. Quand on a une très longue course à faire, il ne faut pas emmener les fatigués pour aller loin ; il faut comme compagnons de route des marcheurs entraînés ; si nous mesurons notre marche à celle de tout le monde, nous risquerons fort de rester loin du but où nous voudrions parvenir.

Après avoir médité sérieusement sur la propriété, sur l'intérêt, la surabondance de production et le chômage, les marcheurs intrépides n'ont nul remords de ne pas participer par leur travail à la prospérité de la société actuelle ; en nous voyant rechigner au travail en régime capitaliste, des camarades seront tentés de nous assimiler aux demi-oisifs. Pourtant la différence entre eux et nous est appréciable ; il est facile d'en faire la démonstration.

Qu'un nombre imposant de débrouillards antiautoritaires désertent les usines et les chantiers, bien décidés à propager leurs aspirations, je ne crois pas que le travailleur aurait une surcharge de besogne, puisque les places seraient à la disposition de ceux qui n'ont que la ressource de l'atelier. Si ce n'était trop railler — on peut dire que ce geste serait généreux, dès l'instant qu'il laisserait la place aux timides. Des copains vont sourire de cette conclusion ; le sourire passé, la réflexion venue, ils se rendront compte que notre parasitisme pourrait causer de grosses modifications dans les mœurs s'il a, comme conséquence, la diffusion des idées de suppression du salariat. Les capitalistes entretiennent leurs opinions, ils les savent indispensables pour le maintien de leur situation ; ayons, nous, le courage de nous situer en dehors de cet état de choses, afin de semer les idées qui font ressortir l'ignominie du salariat actuel. Débrouillons-nous, c'est le moyen le plus sûr, si nous sommes vraiment ennemis des contraintes, de nous sortir de l'étreinte, d'affirmer notre haine de l'esclavage et de porter de graves atteintes au capitalisme et à la société qu'il perpétue.

Pierre Bonniel.

Une recette pratique

Voici une petite industrie qui permettra à celui qui l'exercera de demeurer libre et indépendant. Prenez des bouts de bois auxquels vous donnez la forme d'un manche de couteau long de 15 cm. environ ; vous mettez de la colle forte sur une longueur de 8 à 10 cm., vous les roulez dans la poudre d'émeri de moyenne grosseur. On peut peindre les bouts sans émeri, envelopper dans un papier de soie, ranger dans une boîte ; et vous voilà possesseurs d'un stock de marchandises facilement vendables.

Cette petite râpe sert à guérir des cors aux pieds ; en limant le durillon les risques d'hémorragie et d'accidents par le canif, rasoir ou acide disparaissent, et le soulagement est immédiat. Le possesseur de la lime recommence l'opération lorsque le durillon est grossi à nouveau ; la lime d'ailleurs peut durer longtemps, vous pouvez la dénommer dans votre prospectus : lime électrique. Tu pars donc, camarade libertaire, boîte garnie, trique à la main, cheminant au gré de ta fantaisie, respirant largement, souriant plus largement encore à la joie qui s'exhale de la nature, t'arrêtant lorsque tu es fatigué, insouciant, car tu es certain de vendre ta marchandise au prochain patelin, la moitié des gens étant affligés de cors aux pieds.

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient corsés ». Tu vas de porte en porte, après t'être fait annoncer par un coup de tambour du garde champêtre, et la vente est certaine. Ensuite tu vas te reposer emmi les bruits confus du soir, goûter toute la poésie d'un crépuscule tombant après l'éclat lumineux du soleil. Te voilà ravi, tout s'apaise ; les oiseaux se taisent petit à petit, le feuillage frémit et tout s'éteint. Tu te couches sur un lit de foin et tu t'endors sans soucis, sans remords, sans punaises.

Alexandre.

L'Artisanat

L'artisanat est un terrain propice à l'essai du développement et de la culture de l'art d'être digne de soi-même et de ses semblables.

C'est un but, un stimulant vers la conquête de l'Indépendance.

C'est un moyen efficace pour pousser les producteurs à se mettre à la page, à soustraire leurs aptitudes et activités à l'ignorance et à la négligence qui créent le besoin d'exploitation...

Notre aspiration est de supprimer, entre nous, tout centre d'administration, tout système maintenant le salariant et le salarié, etc.

Nous aspirons à une nouvelle structure organique où la force et la faiblesse puissent se compenser, où le potin, le vacarme que pourraient produire les efforts de l'Initiative prenant pour pilote l'expérience et pour compagnon l'inconnu, se résoudront en un ramage et une mélodie aussi harmonieux que le chant des oiseaux. Oh ! le rêve, l'irréel d'aujourd'hui qui sera la réalité de demain !

J. Chapoton.

Le tombeau d'Oscar Wilde

Comme un nageur luttant contre une puissante vague,
Dans les yeux clos duquel se hâtent d'immortelles visions,
Il lance un insolent défi au soleil,
Cet étrange rêveur de pierre qui émerge d'un tombeau.
Jadis, il se courba comme si d'immenses fardeaux
Plongeaient son esprit dans la cendre. Mais il a conquis
Une liberté incertaine, et, sa pénitence accomplie,
Ses ailes grises languissent après de longs vols planés.

Il dort, d'étranges signes sur le front :
La sagesse, dont ricane le plaisir aux multiples mamelles,
Et le rire grimaçant ; mais il se dressera debout,
Lui-même, une nuit argentée, et des roc s'élancera :
Contente-toi maintenant de contempler les longues ailes éployées
Et de poser sur les lèvres glacées une main plus froide encore.

Ethel Talbert Scheffauer.

En marge des compressions sociales (1)

Bascon et « Terre Libérée ».

Le but de Bascon, œuvre sœur de « Terre Libérée », est d'indiquer aux hommes suffisamment saturés du mal social et édifiés sur la valeur très relative de « l'idéal », un moyen pratique de se régénérer et se libérer vraiment. Mais, insuffisamment outillé pour poursuivre un enseignement pleinement libérateur, Bascon ne peut poursuivre cet enseignement jusqu'à la pratique d'une vie armée de toutes les connaissances qui rendent l'homme vraiment utile par l'apprentissage des professions bienveillantes. Bascon, nous le répétons, fournit donc une simple indication et l'homme qui vient y passer quelques mois se trouve averti des avantages d'une méthode de vie libératrice, mais il reste à lui donner les moyens de vivre cette vie immédiatement ; « Terre Libérée » lui fournira ce complément d'éducation.

C'est ainsi que « Terre Libérée » s'outille et s'outillera pour donner satisfaction à toutes les curiosités bienveillantes servant la vie, à toutes les spéculations attrayantes, artistiques et intellectuelles utilitaires, aidant l'homme à se découvrir et s'harmoniser en la nature. Médecine préventive facile et de pratique aisée, pédagogie novatrice, non livresque, nourrie de faits, d'expériences, d'exemples, de démonstrations techniques, dont l'enseignement, poursuivi par petits et grands s'instruisant mutuellement, ayant comme base le **végétalisme** inspiré des lois naturelles, donneront à l'homme le moyen de vivre sain, libre, fraternel et averti, causant de moins en moins d'inhumanité autour de lui, voilà le premier travail d'éducation entrepris au compte de celui qui s'adresse à cette œuvre dégagée de toutes croyances.

L'œuvre « Terre Libérée » s'attachera à modifier profondément la sensibilité compromise de l'homme, à éveiller en lui le sentiment de la responsabilité en lui donnant, non seulement un concept d'idéal physique, mais aussi une conscience écononomique puissante et raffinée propre à lui en permettre l'enseignement s'il le désire.

La conscience, *résultant d'un bon équilibre physiologique*, sera portée au maximum de son élévation par la pratique raisonnée et largement enseignée du végétalisme régénérant l'homme organiquement. Le végétalisme a prouvé qu'il pouvait rééduquer l'homme dans l'exercice de ses facultés, dans l'usage de ses sens, enfin libres, se contrôlant et s'aidant mutuellement dans la fonction de connaître, de mieux juger et aimer vraiment.

« Terre Libérée » donnera l'exemple vivant de l'économie sociale végétalienne qui supprime les trois quarts des établissements d'exploitation humaine ou animale, des institutions d'état, des lois, des juges légitimés par le faux besoin, de même que l'hôpital, l'asile d'aliénés, la prison, les frontières. Cette économie combat l'invasion des perversions, lesquelles ont comme conséquences : la mise en danger de toutes les libertés saines, la violence, l'exaction et la guerre sous toutes ses formes. L'homme ne sera libre qu'à cette condition : que la terre soit libérée de l'animal élevé pour la boucherie, de tous les espaces réservés à la chasse, de tout ce qui compromet l'atmosphère et pollue la source. Quant aux faux besoins des riches *et des pauvres*, mille basses et vaines industries, où la fraude s'exerce par des lois tolérant les « usages », ils sont la cause de surmenages meurtriers, de pratiques de vie mauvaises et de perversités abâtardissant les peuples malgré toutes leurs révolutions et leurs fous espoirs en « l'idéal » et en Dieu.

Voilà « Terre Libérée » présentée dans ses buts. Dans un aussi court résumé nous ne pouvions donner en détail les méthodes de travail, de vie intime, d'action journalière grâce auxquelles l'individualiste deviendra un individu, c'est-à-dire libre et capable de rendre libre autour de lui. Aussi ne pouvons-nous mieux faire que nous charger d'expédier franco, contre un franc en timbres poste, le n° 16 du *Néo-Naturien*, édité spécialement pour porter à la connaissance de tous le programme de l'œuvre de régénération et de libération individuelle « Terre Libérée ».

S'adresser pour tous renseignements à Louis Rimbault « Terre Libérée », Luynes (Indre-et-Loire).

La situation économique en Argentine.

Erkenntniss und Befreiung publie une lettre d'un camarade bien connu, qui dépeint la situation économique en Argentine sous les plus sombres couleurs. A Buenos-Aires, dans les provinces de Santa-Fé, Mendoza, Salta, il y a un très grand nombre de chômeurs parmi les gens du pays. La plus grande misère attend les étrangers s'ils ne débarquent pas munis d'argent leur permettant de rester longtemps sans travailler.

Je n'ai point oublié

Cependant qu'en mon cœur le souvenir persiste...
Septembre nous revient. Et ses joyeux vendangeurs. Et ses grives folles comme des vierges. Et son vin doux, subtil et perfide. Septembre... Et ses quiètes journées et ses soirs discrets. Repos et guérison pour l'âme irrassasiée, tourmentée et douloureuse.

Chaque matin, les sous-bois perdent un peu plus de leur mystère. Des arbres naguère opulents. Chaque jour la brise détache quelques feuilles. Des feuilles, jaunies, flétries, usées... Oh, je ne l'ignore pas ! Deux mois encore, vite passés. Et de ces grands arbres, là-bas. Il ne restera plus que des carcasses. De mornes troncs projetant de mornes branches. De mornes branches que le vent secouera et agitera l'hiver. A la façon des os d'un squelette pendu à un antique gibet.

Comme est tapie en l'être de l'arbre. La sève du printemps qui fera verdir et refleurir ses branches dénudées. Aussi vivant le souvenir persiste en mon cœur.

E. Armand.

Sous bois

Sur la mousse et la bruyère
près du chêne et du lierre,
couchée,
la fleur
lassée,
la fleur
humaine,
jeune et saine,
attend
l'amant.

La forme belle
est plus belle,
nue et couchée...
Sous les chênes
muets,
les troènes
discrets...
Il la voit,
épanouie et lassée,
et il boit,
bourdon lourd,
à la coupe d'amour.

Il boit trop et s'enivre
du miel
d'ivresse
des caresses.
Il s'endort sous le ciel
et de trop vivre
se repose...
La fleur rose
sous la mousse et la bruyère
près du chêne et du lierre.

J.-Claude.

Croquignoles

Nous ne le plaindrons pas...

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de cet ancien individualiste anarchiste — Massimo Rocca — *qui fit parler de lui sous le nom de* Libero Tancredi *et qui est un tant soit peu au fascisme ce que* Victor Serge *est au bolchévisme. Massimo Rocca a peine à se débarrasser de l'hérédité de Libero Tancredi, de l'esprit de critique, de rebellion, de protestation contre l'injuste et l'inique qu'il suça dans les milieux individualistes. Les dix mille* lire *de la* Commerciale *n'ont pu arriver à étouffer complètement en lui le souvenir de ses premières amours. Massimo Rocca restera toujours une âme en peine. Non pas que nous considérions autrement que comme de la rhétorique sa menace de « redevenir anarchiste par désespoir », mais l'ex-Libero Tancredi fera toujours un mauvais fasciste.*

L'autre jour, il a été assailli à Milan par un « bandit » fasciste et cela nous remémora le temps où il exaltait la « bande tragique ». Ma foi, nous ne le plaindrons pas. Sans les violences et les procédés fascistes, où le malheureux végéterait-il ?

CANDIDE.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

L'arbre qui rit

A E. Armand

Une panne de la Ford nous dépose au flanc d'un ravin sous la molle obstination d'une pluie tiède et menue. Aubaine inattendue, un hangard proche m'offre un abri, et je me fais de la vétusté d'une charrette qu'on agrémente de coussins un trône de reine fainéante. Instants délicieux ! site charmant ! A ma droite, à ma gauche, les zigzags rigides de la route déploient leur escalade géométrique ; devant moi la mer étend son péplum violet foncé cousu à la grisaille du ciel. Mais, ni la teinte endeuillée de la mer, ni le voile morose de la bruine ne parviennent à rendre maussade cette côte enchantée ; colère d'enfant troublée de bégaiements joyeux, les enveloppes sombres laissent par de multiples brèches déborder l'entêtement de l'azur.

Portes et volets clos, une maison s'élève en face de mon refuge, sur l'autre bord de la route. Temple de Dyonisos je suppose ; des guirlandes de pampres le festonnent, lascives et délirantes ; une luxuriance bacchique de grappes de muscati l'enveloppe d'une haleine sucrée où pointe déjà la fièvre des fermentations. Et je lis sur le fronton, entre les couronnes de feuillage « Vino del paese » », traduction moderne et populaire du classique *Evve Bacche*, je crois.

Mon hypothèse est confirmée par la survenance d'une bacchante sur la terrasse qui regarde la mer. Savoureuse apparition coutumière à ce pays privilégié dont les filles perpétuent la noblesse des déesses de marbre par le galbe pur du visage, la courbure pleine de la nuque, la ligne ferme des seins, l'élasticité des hanches et les amphores amoureusement arrondies des jambes et des bras. Ma bacchante a renfermé pauvrement ces splendeurs dans une tunique de « fustanella », et comme incantation dyonisiaque siffle un inoffensif « one step » d'outre Océan.

Sous la ténacité du voile liquide, le temple, la mer, le chauffeur luttant dans une atmosphère d'essence et de mobiloïl, la bacchante américanisée me deviennent de plus en plus distants, irréels. Je glisse au sommeil. Et cependant, je sens flotter autour de moi d'étranges effluves. Phénomène courant de suggestion, une force influence ma volonté, et malgré mon insistance à suivre la subtile évolution des teintes sur la palette marine, dans un moment d'irrésistible oubli, je lève les yeux.

Et mon regard alla droit à celui qui l'attirait. Immense, superbe sur son rocher, loin de toute domination, en marge de l'indigence de ses semblables, il se dressait le fier eucalyptus. Il s'ébrouait sous la bienfaisance de la rosée, étalait voluptueusement l'ellipse de ses feuilles, aspirait à pleins stomates l'air inviolé, et par ses branches, oriflammes altiers crevant le brouillard, il me désignait le troupeau compact de ses frères blottis dans le ravin. Je compris son langage.

« Vois, me disait-il, ces êtres qui vaguement se croient heureux parce que les grands souffles du large, les majestueuses tornades alpestres ne les secouent pas. Dans leur peur de vivre, ils laissent émonder leur tête, cisailler leurs bras ; de la sorte, ils n'éprouvent plus le besoin, ils n'imaginent même plus la joie de la puissance d'une pensée, de l'ampleur d'un geste. »

Et l'eucalyptus prolongeait l'extase de ses frémissements sous les tièdes caresses de la pluie ; il clamait la nécessité de vivre pour vivre ; il jouissait plénièrement par ses radicelles, ses vaisseaux porteurs de sève, les pores de ses feuilles, sa fine ramure, de toutes les sensations de sa vie d'arbre, sur un roc libre dans l'air libre. Alors j'ai vu, oui vu, réellement, physiologiquement rire l'eucalyptus.

J'ai revu ce rire sain, vrai, profond de la nature, et non la crispation plus ou moins hypocrite du visage, ou la grimace inconsciente due à une passagère excitation que la vulgarité humaine nomme rire, un soir, au cinéma.

Les portes d'une prison venaient de s'ouvrir devant un homme. Cinq ans plus tôt, en sens inverse, l'homme, menottes aux mains, les avait franchies, et, toisant alors les murs de la forteresse, avait souri : « Pas assez hauts. ».

Pas assez hauts, en effet, ces remparts. Pendant cinq ans, l'homme, un penseur, avait subi la chaleur nauséabonde des étés croupissant entre les murailles hostiles, le froid meurtrier des hivers cinglant les cours nues et les couloirs sinistres ; pendant cinq ans, il avait connu la misère des pitances de légumes fanés, de viandes douteuses, la parcimonie des cuillerées du lait aqueux de l'infirmerie au milieu desquelles flambaient, tels deux astres, l'orange du 1er janvier et le verre de vin du 14 juillet. Mais sa pensée n'avait pu se courber vers ces infimes choses, elle n'avait pas cessé de planer au-dessus des cloisons et de rayonner sur le monde, intense, radieuse, libre.

Oh ! la franche allure de ce repas, une heure après la libération ! L'ex-emmuré redevient vivant avec une spontanéité, un naturel que je n'aurais pas soupçonné ; il célèbre avec un égal enthousiasme les méthodes d'enseignement de la république des soviets, les théories d'Einstein dont nous lui donnons un aperçu et la blonde ardeur du petit vin de Camargue, de ce bohème d'Espéradou, que nous lui versons.

« — Donc nos sciences, disait-il, ne nous apportent que des coïncidences relatives ; mathématiquement même, il n'est pas d'absolu... » Puis, élevant son verre à la hauteur de la lampe : « N'ai-je pas là, condensée dans cette liqueur, toute la poésie née sur le chemin du Rhône, de Genève, l'austère, au rivage amoureux des Saintes-Maries-de-la-Mer ».

Des cinq années douloureuses, pas un mot.

Lui, poète, penseur, être éminemment nerveux et sensible connaissait l'infériorité des plaidoyers sur le silence, le silence qui laisse le champ libre à l'imagination créatrice de sympathie ; il savait, du reste, que ces sentiments de tendresse et de pitié dépendent de causes trop diverses, trop inexpliquées, pour qu'il ne soit pas toujours un peu vain d'essayer de les faire naître en autrui ; comme tous les autres sentiments, ils éclosent au hasard, ils sont ou ne sont pas. Or, il n'avait nul besoin d'éveiller ma sympathie ; il l'éprouvait, puisque, pour chasser le hideux souvenir des souffrances passées, je lui offrais la paix souriante d'un foyer, la beauté de joies spirituelles.

Peut-être nourrissait-il quelque méfiance envers la pitié. Il avait certainement surpris, comme je surpris, hélas ! cette vague lueur de joie qui souvent éclaire le visage du plus fougueux « altruiste » ; épousant sincèrement une infortune, se dévouant pour l'atténuer. Il n'avait pas vécu en observateur parmi les hommes sans gratter parfois l'enduit de pitié sous lequel l'être social cache instinctivement je crois, plutôt que par habile prévoyance, l'impulsive satisfaction, sorte de sadisme inconscient déterminé par la connaissance d'une misère. Car, ils sont rares les hommes qui savent trouver en eux-mêmes le bonheur de vivre ; pour beaucoup, le bonheur est une comparaison : une non-souffrance en regard d'une souffrance, un apaisement à égalité de détresse. Et par là même, ils sont rares les cœurs qui, franche communion d'amour, osent se fondre dans un autre cœur.

Peut-être aussi taisait-il sa douleur pour en rester le maître. Oh ! combien je le comprenais ! Je n'ai jamais connu qu'à raconter ses maux on les soulage. Chaque fois qu'il m'est arrivé d'extérioriser une souffrance, je me suis sentie inquiète, mécontente, par conséquent amoindrie, et ma peine n'était pas atténuée. Je préfère enfouir mes détresses en moi ; ce terrage les étiole, les amenuise ; en tout cas j'en demeure l'unique témoin, je les manie, je les oriente, je les dompte seule mieux qu'avec le secours importun sinon dangereux d'un non-moi.

Réciproquement, je ne sollicite jamais un étalage de douleur. Mes enfants, choqués par ma réserve, en souffraient comme d'une dérogation aux règles les plus élémentaires de la morale et de la civilité dont leurs jeunes cerveaux d'écoliers ne s'étaient point encore allégés. Aussi, de leurs voix fraîches où tremblait cependant le fausset de l'apitoiement, ils essayaient, par des questions candidement inhabiles, d'amener au jour quelques-unes des palpitations du martyr. Ils ne parvinrent qu'à ressusciter les détails hilarants des dix-sept ou vingt-trois décilitres de bouillon, et des treize ou dix-neuf centimes de portion.

Le dîner fini, le n° .... redevenu homme, promena pendant plus d'une heure, dans la salle à manger, sous les trophées de chasses tropicales, sa curiosité sur le mouvement mondial, sociologique, littéraire, scientifique, faisant reprendre à sa sensibilité, à son intelligence leur place dans la vie.

La petite chambre bleue où des cerveaux de penseurs s'étaient maintes fois reposés, était prête à recevoir ce nouvel hôte. Par inattention, un escabeau à larges échelons que nous y avions introduit pour atteindre un vêtement moins misérable que celui dans lequel nous était arrivé le nouveau libéré, n'avait point été retiré. Quel ne fut pas notre ébahissement le lendemain matin, en apportant le premier café, ce réveil parfumé du méridional, de voir les dix échelons couverts de paquets de correspondance soigneusement ficelés et numérotés. J'avais pensé, tant nous sommes imprégnés d'une atmosphère de jouissance matérielle, qu'après les émotions de cette journée, il aspirerait au seul bien-être d'un sommeil dans la mollesse d'un bon lit. Pour lui, le plaisir de classer librement les souvenirs spirituels de sa vie pendant les cinq années de suspicion, l'avait emporté sur tout autre ; la chambre bleue s'en trouvait plus claire, toute idéalisée.

La compagne, l'inlassable amie de chaque minute, arriva. La première entrevue, hors du double grillage, fut une harmonie, sans vaines paroles, sans gestes discordants, harmonie où palpitait la grandeur d'une noble émotion. Leur dignité simple n'était pas une façade ; le rythme de leur sensibilité se déroulait dans toute son ampleur et sa beauté.

Le soir venu, nous décidons d'achever au Cinéma la bienheureuse journée. Tout est paix et douceur ; les effluves du printemps se marient allègrement à nos pensées ; avril lui-même est entré dans la salle du Majestic avec ses parfums de violette et de mousse.

Je n'ai point un souvenir précis du programme, mais je puis affirmer que, par la force de l'habitude, un drame au titre alléchant y figurait, et que ce drame n'a pas laissé plus de trace dans la mémoire du nouveau spectateur que dans la mienne. Ni l'un ni l'autre nous n'étions venus au Cinéma pour contempler l'illustration d'un texte plus ou moins loqueteux. Lui, poursuivant sa mise au diapason voulait apprécier les progrès du septième art pendant ces dernières années. Hélas ! il trouvait cet art toujours écrasé sous l'emprise industrielle, râlant entre les doigts du mercantilisme, mais luttant pour se dégager, pour devenir ce qu'il doit être, la synthèse de tous les arts, un nouveau mode d'expression pour l'artiste moderne qui, peu à peu, se substituera au metteur en scène commercial D'ailleurs, bien qu'indigente et boiteuse, la figuration cinématographique plaît ; elle permet le déploiement de la richesse imaginative et émotive de chacun puisqu'essentiellement suggestive, et, de plus, elle répond à l'un de nos plus impérieux besoins actuels, le besoin de mouvement, d'espace, que l'adaptateur même médiocre satisfait en saisissant et fixant une suite d'aspects une continuité d'états d'âme, c'est-à-dire en saisissant et fixant la Vie elle-même ; la Vie, temps et espace, esprit et matière.

Le nouveau libéré, amoureux passionné de la vie, buvait l'ivresse de cette vie qui frémissait sur l'écran. Je me plaisais, par instants, à lire sur ses traits les sentiments que lui suggérait la représentation. Soudain, je lui surprends un visage illuminé. Le film, firme américaine, déroule, au bord de la mer, les évolutions de huit jolies filles. Une scène naïvement stupide nous les amène, mais les girls et le décor sont attractifs au plus haut point. Des vagues légères moutonnent la mer et viennent l'une après l'autre mourir sur la plage, rythmant les gestes des naïades dont les maillots arrêtés à mi-cuisse moulent la plastique impeccable. Joie de lumière, joie d'harmonie, joie de volupté ; son cœur s'épanouit devant cette vision de la vie libre, débordante, qu'a toujours fêté l'humain, très humain retranché pendant cinq ans de l'humanité.

Il se tourna vers sa compagne, sincèrement ému et joyeux :

« — Sylvie, j'aimerais te voir ainsi costumée. « Sylvie et moi nous avons souri ; la puissance de la phrase dépassait notre immédiate compréhension. Puis notre front devint grave, nous songions :

Il y a trente-deux heures, cet homme était sous les verrous, ignorant le jour de sa délivrance. Le printemps, l'été, l'automne peut-être encore devaient se succéder pour lui sans allégresse, ténèbres et monotonie de tombe. Il est libéré. Les multiples récits d'interwiews en pareille circonstance nous autorisaient à prévoir quelque retentissante déclaration, quelque phrase cinglante préparée pour la postérité.

Et tout se résume à ceci, prononcé devant huit jolies filles en maillot, avec l'ardeur qu'il y eut mise cinq ans plus tôt :

« — Sylvie, j'aimerais te voir ainsi costumée. »

Simplicité qui voulait dire :

Le grand drame de la prison n'a pas entamé le dur cristal de mon individualité, les vexations, les privations intellectuelles, les rations de morue avariée, les récidives obstinées des bronchites, ne m'ont pas amoindri, n'ont pas arrêté ma marche ascendante vers ma réalisation, puisque je retrouve, aussi vigoureuse, ma joie de vivre, aussi glorieux, mon appétit d'expérience vitale :

« — Sylvie, j'aimerais te voir ainsi costumée... » petite phrase sans apprêt, lis des champs, pur joyau devant laquelle s'évaporent les cinq années de souffrance. Elle annihile le triomphe de ceux qui, sous le nom d'amélioration, escomptaient la réduction du penseur, de ceux qui attendaient protestations et jérémiades pour les utiliser à l'égal de la guillotine, en place publique. Encore ils n'ont pas su la totalité de leur faillite, l'inutilité de leurs tortures, car ils n'ont pas vu, pendant que les blondes girls continuaient à égayer l'écran du rythme de leur jeunesse et de leur beauté, le rire large, vrai, simple, sain, venu des profondeurs de la vie, ce rire unique, puissant, que j'avais déjà connu...

Oui, là-bas, en marge d'un parc, sur un rocher, près du temple « Vino del paese », au-dessus des régiments alignés de ses frères », et parce qu'il savait sa force, que nulle tornade, nulle tempête ne pouvait l'ébranler, ainsi j'avais vu s'abandonner au bonheur de vivre, ainsi j'avais vu rire mon ami l'eucalyptus.

Yvonne Estassy.

Le pessimiste

Un homme morose ;
Qui fronce les sourcils ;
Les coins de sa bouche s'abaissent ;
Il regarde le soleil à travers des verres fumés.
Du cynisme dans la voix, la tête qui branle un peu ;
Il ne voit que la boue hors de laquelle émergent les rosiers ;
Le soleil ne se lève jamais dans son monde —
Il chemine toujours dans la nuit —
Il ne sort jamais de l'ombre que pour morigéner ;
Le sucre est amer ;
La joie, le plaisir, le bonheur sont des preuves de sottise ;
Le gazouillement des oiseaux écorche ses oreilles ;
Les chansons joyeuses, alertes, sentimentales ne font que démontrer la folie de ceux qui les chantent ;
La mauvaise chance est le résultat naturel de la vie,
La bonne chance est l'exception qui prouve la règle.
Le cimetière seul est plaisant et un lieu d'amusement.
H'm !
Nous allons l'élire président du Club des Bons-Vivants !

Jo Labadie.

Considérations sur le "moi"

Tout acte solidaire est égoïste.

Quand l'individu se solidarise avec une cause quelconque, c'est parce que du bénéfice que cette cause procurera aux autres, il espère retirer la part qui lui échoit pour l'assistance prêtée. Ce n'est pas par désintéressement à l'égard des autres, c'est pour son propre bénéfice que l'individu accomplit son acte solidaire. C'est pour cette raison que le « je lutte pour la cause de l'humanité » est un sophisme. Si je lutte, uni aux autres, si je leur prête mon appui, ce n'est pas tant pour que les autres tirent profit du résultat, mais bien pour en bénéficier moi-même. Je lutte pour ma cause et je prête mon aide à ceux qui peuvent coopérer avec moi et visent le même but. Quiconque poursuit une lutte différente de la mienne est mon ennemi ; cependant, mon ennemi lutte pour sa cause, qui est contraire à la mienne et il y cherche, lui aussi, son bien suprême, mais son bien suprême me porte, à moi, préjudice. Puis-je montrer de la solidarité à mon ennemi, tout humain qu'il soit ? Non, car ce geste serait à mon préjudice ; mon égoïsme logique me place du côté de ceux qui, semblables à moi, poursuivent une fin différente de celle de mon ennemi. A ceux-ci je déclare : — « Je vous prête mon égoïsme pour l'action que vous accomplissez, en échange de la part qui me revient et je lutterai avec toute la force de mon égoïsme pour remporter la victoire, parce que je puis en retirer du profit. »

Tous mes efforts à l'égard de mon ennemi doivent tendre à détruire non l'individu, mais la cause qu'il soutient ; en cas de résistance, il peut arriver que je supprime l'individu, symbole de la cause.

Le concept Dieu ne peut être le modèle de mon « moi » parce qu'il supprime mon individualité. Pour la même raison, je dois détruire Dieu, et la cause chrétienne qui le soutient, et en même temps le concept doctrinaire d'humanisme qu'il implique. Je suis mon Dieu ; la cause fondamentale de mon

Grandes Prostituées et fameux Libertins (31)

Quoi qu'on puisse penser du christianisme, le considérer comme un immense progrès social par rapport au paganisme, ou comme une religion tout au plus bonne pour les esclaves, comme l'envisageait Nietzsche, on ne saurait oublier qu'il a fait du mariage une institution divine, alors qu'en réalité le mariage est une institution antimorale, antirationnelle, antinaturelle. Il est *antimoral*, parce que l'homme, soumis pour la vie à une femme déterminée en cherche d'autres en cachette ; froissée, vexée, la femme cherche à son tour une compensation, également en cachette, ce qui a pour résultat de créer des désaccords, des souffrances, de susciter même des crimes. Il est *antirationnel*, parce que la volonté humaine varie jusqu'à la mort (et c'est là-dessus qu'est fondé *le droit de tester*) et il est inconcevable qu'on oblige deux humains à se désirer, à s'aimer toute une vie. Il est *antinaturel* parce que — par tempérament, par éducation, par ambiance — l'homme est *polygame*, comme le sont les mâles des autres espèces animales. Durant la longue gestation de la femme, le mariage condamne l'homme à une malsaine hypocrisie. Quant à la femme, elle ne gagne rien à s'enchaîner à un homme pour qui elle se sent un fardeau pesant (quand ce ne serait que par le seul fait qu'il y a une chaîne qui les lie l'un à l'autre). On nous dira qu'il existe, qu'il a toujours existé des mariages heureux, unis jusqu'à la fin. Certes, mais ce n'est pas à cause du lien, c'est *malgré* le lien. Sans lien légal, il en aurait été ainsi. Combattons donc le mariage odieux, qui fait : louves les colombes les plus douces ; tigres, les moutons les moins récalcitrants.

Repentis et Repenties parmi les premiers Chrétiens

La Madeleine ne fut pas la seule courtisane qui se convertit au christianisme de l'époque apostolique.

Les apôtres étant poursuivis par les pouvoirs publics (comme le sont aujourd'hui les libertaires), force leur était de chercher refuge dans les faubourgs des grandes villes, dans les souterrains ou catacombes, dans les taudis des pauvres gens, dans les repaires des « gens de mauvaise vie ». Et là, dans l'ombre, ils poursuivaient leur propagande.

Parmi ces gens de mauvaise vie se trouvaient forcément des prostituées. Certaines se convertirent à la nouvelle religion sans abandonner leur profession. D'autres se repentirent véritablement et finirent par être canonisées.

L'une des plus célèbres fut Sainte Marie l'Egyptienne, une courtisane de bonne famille. Elle imita la Madeleine, se repentit, et s'en alla en un désert pour y vivre en anachorète et échapper à la tentation. Un certain Zozine l'y suivit et mit tout en œuvre pour la posséder ; la sainte réussit à s'enfuir et à dépister Zozine.

Sainte Inès était aussi une prostituée de profession. Il faut croire qu'une fois baptisée, elle abandonna son métier.

Sainte Théodate était vierge et chrétienne. Poursuivie à cause de ses croyances, elle fut condamnée à mort. Mais comme la loi romaine interdisait qu'on mît à mort une vierge, elle fut emmenée dans un lupanar public pour y être défiorée. Un chrétien la suivit, put pénétrer dans le lupanar, échanger ses vêtements avec elle et lui permettre de s'enfuir. Sainte Inès demeura donc vierge grâce à cet acte de hardiesse qui passa pour un miracle.

Parmi les anachorètes, on en cite plusieurs qui commencèrent par être de fieffés libertins. Tous, d'ailleurs ne parvinrent pas à la « sainteté ». Dans leur solitude, la luxure les persécutait, les mortifiait cruellement. Sans doute, à en croire la légende, saint Arsène sut résister à telle femme hystérique qui le sollicitait, mais combien d'autres, soumis à la même tentation, ne purent surmonter leurs sens réveillés.

D'ailleurs, maints anachorètes — de l'un et l'autre sexe — gens paresseux et vicieux, se retiraient dans les solitudes des déserts parce qu'ils se sentaient peu aptes à la vie en société. Loin des coutumes et des lois de la civilisation d'alors, ils pouvaient en toute liberté mener la vie des satyres et des nymphes, l'existence des primitifs de l'époque édénique, de l'âge des cavernes. C'est ainsi que pratiquaient, parmi les druides, les enchanteurs et les enchanteresses, qui jouaient le rôle de génie ou de gardien ou gardienne d'une fontaine, d'un défilé, d'un carrefour, d'un passage difficile, d'un lieu retiré ou mystérieux, etc. L'imprudent ou l'imprudente qui passait par là devait subir ou assouvir la convoitise ou la sensualité du génie mâle ou femelle.

Les mêmes motifs poussaient les sorciers et sorcières du Moyen Age à se réunir la nuit, en des endroits écartés, et à y célébrer leurs *sabbats*. Leur seul but était de se livrer entre eux à leurs passions. Pour ne pas être poursuivis ou reconnus, ils se déguisaient de toutes sortes de façons, ils prenaient toutes sortes de précautions.

A l'imitation des anachorètes, et toujours sous le même couvert d'ascétisme et de religiosité, il y eut nombre de ces chrétiens primitifs qui se réunirent pour vivre en commun ; il surgit donc une multitude de couvents, qui n'étaient sujets à aucune règle. Le relâchement des mœurs y fut tel qu'il fallut les soumettre à un règlement très sévère et, par la suite, les réformer, dans le sens littéral du mot. D'ailleurs, l'observation de la chasteté n'empêchait pas les moines de retomber dans les excès qu'ils avaient critiqués avec tant d'âpreté chez les païens : gourmandise, paresse, avarice, etc.

A un autre point de vue, c'est mal s'imaginer les premiers chrétiens que de se les figurer comme des êtres vertueux, moraux, au sens où la morale officielle entend ces mots. L'apôtre saint Paul ne cesse, dans ses épîtres, de leur reprocher leurs mœurs. « On rencontre chez vous — écrit-il aux membres de la primitive Eglise de Corinthe (I. Corinth. V. I.) — une impudicité telle qu'on ne la trouve même pas chez les païens. » Il faut ajouter ici que le « paulinisme » est un courant qui finit par s'imposer dans le christianisme, surtout protestant, mais qui diffère du christianisme originel. Le « paulinisme » se ressent trop du rigorisme et du dogmatisme rabbiniques. Il y a eu parmi les chrétiens de tous les temps un grand nombre de croyants convaincus que l'œuvre du Christ — réconcilier l'homme avec Dieu — avait libéré une fois pour toutes l'homme du péché, qu'il pouvait « pécher » dès lors sans avoir à redouter les conséquences du « péché ». Nous verrons plus tard, au Moyen Age et au cours des Temps Modernes, les suites de cette doctrine qui voulait que « Le Fils » eût racheté l'Humanité de la « faute » commise par Adam, sans qu'il fût besoin d'y revenir.

Coup d'œil rétrospectif sur l'Antiquité

Il est important de faire remarquer ici que, dans toute l'antiquité, les possibilités de pratique du libertinage ont été relatives — plus, certes, que de notre temps — à la richesse et à la situation, dans la hiérarchie sociale, des « grands libertins ». Si Salomon n'avait été ni riche ni sultan — et les rois d'Israël n'étaient ni plus ni moins que des sultans, tout conducteurs du peuple élu qu'ils fussent — Salomon n'aurait pas pu se payer le luxe d'entretenir trois cents femmes et six cents concubines. S'il n'avait été ni puissant ni riche, l'octogénaire David n'aurait pu se permettre le « remède » de s'appliquer... pour se réchauffer, de très jeunes filles nubiles. Si Onan n'avait pas été prince, il ne se serait pas sans doute « souillé à terre lorsqu'il allait vers la femme de son frère (Genèse. XXXVIII, 18) » puisqu'il craignait que de son coït avec sa belle-sœur pût résulter un descendant légitime à son frère, chef ou roi impuissant généséquement parlant, de la couronne duquel ce prince masturbateur comptait bien hériter. Si Sardanapale n'avait pas été potentat de Syrie, il n'aurait pu ériger le bûcher où il se jeta avec ses favoris et ses favorites lorsqu'il se rendit compte qu'il ne pouvait résister à l'invasion des Mèdes. De même pour Balthasar et les autres princes babyloniens, que leur abus des plaisirs sensuels avait tellement débilités qu'ils ne pouvaient opposer de résistance aux envahisseurs.

(*A suivre*).

Emilio Gante.

(Adapté de l'espagnol par E. Armand).

sentir et de mon penser ; en moi prennent racine tous les éléments constructeurs de bien et de mal ; c'est à moi qu'est uniquement réservé le travail de sélectionner les valeurs qui me conviennent, c'est à dire de détruire tous les éléments pernicieux et inutiles, et de grouper tous ceux qui peuvent me hausser, m'avantager à tous les moments. Les humains ne veulent pas être à part de leurs dieux ; ils font tout par amour « pour Dieu » ou « pour sa Cause ». — « Je me sacrifie par amour pour Dieu. » — « Je prête mon appui par amour pour l'humanité. » Et ils tendent les bras vers Dieu-concept ou vers l'idéal exposant ou modèle de l'extrême perfection ; mais cette extrême perfection prend ses racines en dehors d'eux-mêmes. Tel un sculpteur qui taillerait dans le marbre un homme parfait et qui nous dirait : « Je suis cet être, je vis en ma création, ce symbole d'homme parfait ne vit pas en moi. »

Voilà où l'esprit humaniste tend ses ailes : il vit du dedans au dehors, c'est simplement à cause de cela qu'il se méconnaît, simplement parce qu'il prétend s'identifier avec l'abstrait inconnu. L'individualiste, au contraire, prétend, c'est-à-dire tend à vivre du dehors au dedans, vivre en soi-même ; il modèle la vie pour lui, à la ressemblance de son être, et non son être à la ressemblance des symboles créés par l'imagination fébrile des déchéants, qui tendent seulement à créer une formule et à y adhérer comme le naufragé à la planche salvatrice.

La cause de ma rédemption et de mon bonheur, je la suis « moi-même » et pour la même raison, je suis « moi-même » l'unique capable de me racheter. Ni Dieu, ni l'Etat, ni la Nature elle-même ne pourront racheter mon « moi », si mon moi ne le désire pas ou s'il n'est pas à la hauteur de sa rédemption. L'homme se résume en une formule unique : « l'homme », d'où dérivent tous les autres concepts, qui sont de simples subalternes du concept fondamental « homme ». L'humanité dans son ensemble — ou masse — l'humanisme comme doctrine, il semble, pour ceux qui sont imbus de la valeur de ces paroles, que toute la nature y prend refuge. Cependant, que signifient-elles pour l'individualiste? Elles n'ont pas de sens. L'individualiste se détache de l'agglomérè et exerce tous ses sens pour s'assurer qu'il est bien lui-même ; quand il s'est convaincu qu'il peut se maintenir et se hasarder seul, que les étais qui soutenaient son esprit ne le compriment plus, il nous crie avec toute la force acquise durant l'effort qu'il a accompli pour se détacher du grégaire : — « Je suis une force séparée de la vôtre ; maintenant, je me sens créateur, à la fois créateur et destructeur de formules : je vous prêterai ma solidarité, mais de ce prêt, vous ne me ferez pas un devoir, car mon égoïsme n'admet ni la pression ni l'obligation. »

Manuel NAVARRO.

La mort de l'Espion

On l'a conduit, prisonnier, dans le camp. — On a de suite battu le tambour. — Les juges se réunissent et la condamnation est prononcée sur le champ. — « De la poudre et du plomb » et que Dieu l'aide! — Il supplie qu'on lui accorde jusqu'au lendemain. — Le capitaine ne veut entendre parler d'aucun délai.

La fosse est prête, les mains sont liées. — « Qu'on lui bande les yeux! ». C'est la fin. — « Feu! ». Mais on n'a pas visé juste. — Il tombe dans la fosse et la colore de son sang. — La bouche palpitante est couverte de terre. — Etouffé, suffoqué, le malheureux disparaît sous les pelletées écrasantes.

Enterré vivant? Qu'importe à « l'ennemi »? — Il ne sera pas long à rendre l'esprit. Qu'il reste ou il est. — En temps de guerre, qu'importe la douleur humaine? — Jamais le cœur n'y parle. Seules ont voix la haine et la vengeance. — Qui en tue le plus, à lui la victoire. — Debout les meilleurs d'entre vous et GUERRE A LA GUERRE.

Alphonse KAÜER.

Comment j'éduquerai mon fils Granuja

L'éducation raffinée que je pense donner à mon fils Granuja me torture de temps en temps l'imagination.

Ce fils singulier que je n'ai pas encore m'a déjà causé plus d'un mal de tête. Je me préoccupe tellement de mon sort, que, à part cette circonstance qu'il n'est pas encore né, il pourrait bien se faire qu'un beau jour, je tombe malade de désespoir. Réfléchir sérieusement à l'éducation de son fils, pour un père conscient comme moi, est une chose à devenir fou.

A qui le confier si je ne puis me charger personnellement de son éducation?

Voici le premier écueil où viendra battre la proue de mes aspirations. Le confierais-je à l'Etat qui à fait le trust de l'enseignement? Ou à l'Eglise — notre sainte mère l'Eglise. Permettrais-je qu'on enferme tout un jour mon Granuja en une école monotone et sombre pour lui inculquer le virus de la patrie, ou le poison de la religion? Pour qu'on lui remplisse l'imagination de fantômes et de spectres, qu'on lui meuble l'intelligence comme un somptueux lupanar? Qu'on le tienne assis des heures durant sur un banc pour lui raconter que tel général fut un noble caractère, alors que je sais que tous les guerriers sont d'ignobles assassins? Le confierais-je à un prêtre pour qu'il me le domestique, en fasse le valet du dogme de l'obéissance ; pour qu'il pétrifie son cerveau, châtre son cœur et émascule ses passions? Pour qu'il lui apprenne que Jésus-Christ fut la victime de sa bonté alors qu'il le fût en réalité, de sa niaiserie?

Non, mon fils n'ira pas à l'école. Jésuites, francs-maçons et pédagogues étatistes se trompent s'ils s'imaginent que je vais leur livrer Granuja pour qu'ils déforment son caractère, remplissent son imagination d'idées fausses et de préjugés.

Granuja n'ira donc pas à l'école. Il s'éduquera dans la rue, sur la place, au marché. Je me chargerai de l'orienter — de poser les rails, si c'est nécessaire, pour que le wagon de son existence franchisse glorieusement tous les préjugés sociaux. Quand on lui obstruera le chemin, Granuja s'ouvrira passage à coups de coude et à coups de bâton.

Je ne veux pas, pour commencer, que mon fils soit un homme honorable. De toutes les pages de l'histoire qui affligèrent l'humanité, aucune n'a causé autant de ravages que l'honorabilité.

Ainsi, dans ma famille, l'honorabilité a joué un triste rôle : cette vertu occasionna des crimes, des suicides, des infanticides, des malheurs de toute sorte. Toutes ces vilenies se sont commises pour sauver ou conserver l'honeur, la propreté de mon nom, qui m'est parvenu cependant assez taché.

Ma famille entretient une tradition d'honnêteté contre laquelle je mettrai en garde mon Granuja. Le microbe de l'honorabilité s'est transmis chez nous de père en fils comme se transmet une maladie chronique. Tous ceux qui portent mon nom furent victimes de la même erreur anachronique, souffrirent de la même conjonctivite granuleuse de l'esprit qui ne leur permettait pas d'entrevoir avec clarté les problèmes fondamentaux de la vie de relation.

Ils m'éduquèrent avec la morale du XIIIe siècle : « Ne fais pas ceci, ne fais pas cela ; ne vas pas ici, ne va pas là ; il ne faut pas voler, il ne faut pas mentir ; celui qui porte un faux témoignage tombe en enfer la tête la première ; celui qui s'empare du bien d'autrui s'en va en prison ; respecte les lois, respecte les enfants, respecte les jeunes filles, respecte les vieillards, respecte Dieu, respecte ta mère, ton père, qui sais-je encore? »

Au XIIIe siècle le respect s'étendait jusqu'aux oncles, aux tantes, aux parents les plus éloignés ; on n'en finissait pas de respecter.

Je devais respecter tout le monde, mais personne ne me respectait, moi, et c'était là pourtant la seule chose qui m'intéressait.

Ma grand'mère m'enmenait à l'église des Capucins et mon grand-père était une espèce de grand orgue qui me ressassait, avant de s'endormir, tous les préceptes philharmoniques de la sainte Bible.

Le pauvre défunt me recommandait toujours d'une voix tremblante et pathétique de faire attention à « mon nom ».

Mon père, qui avait gagné une fortune « honorablement » était un écho radiotéléphonique de mon grand-père, quoique, à ce moment-là, on ne connût pas encore la radiotéléphonie. « Prends garde à ton nom. Sois honorable jusqu'à la mort. Apprends à gagner de l'argent comme moi : honorablement ; consacre-toi au commerce. Marie-toi avec une femme qui ait de l'argent... » Ma mère répétait comme un perroquet la « saine philosophie » de mon père et j'allais dans un monde souverainement limité et absurde.

Quand j'eus l'âge de réfléchir pour mon compte, je me trouvai l'esclave d'une morale genre XIIIe siècle, comme je l'ai dit plus haut, le siècle des chandelles. Tout ce que mes aînés me léguèrent pour bon fit mon malheur. Mon éducation religieuse conspirait contre mon indépendance, contre ma santé, contre ma joie.

On m'apprit qu'il fallait travailler comme un dromadaire et le travail me ruina en partie la santé, m'abima totalement les os. On m'enseigna l'honnêteté et l'honnêteté me mena plusieurs fois en prison, me submergea dans la pauvreté la plus accablante. On m'enseigna encore à ne pas convoiter la femme parce que c'était un péché mortel et l'absence de convoitise estropia ma vie génésique, me mit de l'amertume au cœur, posa un voile sur ma joie.

Je ne m'occupais pas de prendre garde à mes besoins biologiques, toute ma préoccupation, c'était de garder mon nom intact. La voix de mes aïeux, depuis longtemps en putréfaction, me poursuivait sans relâche : « Prends garde à ton nom. » Ce ne fut qu'à vingt-trois ans que je reniai la religion de mes aïeux...

Je me propose de sauver mon fils Granuja de l'influence pernicieuse de la famille : je veux lui épargner les fruits mûrs de ma terrible expérieuce. Non. je ne commettrais pas la folie de le confier à l'Etat, je l'éduquerai moi-même. J'en ferai un homme pour de vrai. Un malin, un débrouillard, un éhonté, je ne vous dis que ça.

Jusqu'à trois ans, la seule occupation de Granuja sera de pomper du lait frais au restaurant maternel. De trois à six ans, je lui apprendrai à voler sa mère ; de son côté sa mère lui apprendra à voler son père, ensuite les voisins (comme en Grèce, s'il vous plaît).

De 6 à 12 ans, je le confierai à un politicien sans scrupule et habile pour qu'il lui enseigne la science du mensonge, de la tromperie, de la trahison. Afin que l'apprentissage réussisse et qu'il n'y ait pas de temps inutile de perdu, je tâcherai que mon politicien appartienne au socialisme. Les socialistes sont passés maîtres en l'art de tourner casaque.

De 12 à 16 ans, Granuja entrera dans le laboratoire d'un falsificateur expert, qui se chargera de l'instruire en l'art de gagner de l'argent sans avoir besoin de se ruiner sa santé. Je veux que ce soit un effronté, un éhonté sans pareil, un iconoclaste, un démonographe. Je veux qu'il marche sur les lois écrites, qu'il les piétine, qu'il passe par les fenêtres là où on lui refuse la porte, qu'il se fiche du tiers comme du quart, et qu'il passe par tous les chemins dont un écriteau interdit l'usage.

Granuja sera un garçon joyeux, allègre, sympathique, qui ne s'en laissera pas conter. Il fera l'amour avec les femmes « honnêtes » et n'ira pas se contaminer avec les marchandes de volupté. Je voudrais qu'il engrosse chaque fois qu'il fera l'amour une fille de bourgeois. Je tâcherai qu'il s'infiltre dans les foyers honorablement réactionnaires et y dépose en sondeur la semence... anarchiste.

Au lieu de moraliser, la progéniture de Granuja démoralisera...

Je ne veux pas que Granuja travaille systématiquement, parce que le travail systématique abrutit, dégrade, rend malade...

Je me sens fier d'être le père d'un tel fils.

Mais j'ai un doute, un terrible doute. Imaginez que mon fils, trompant mes plus chères espérances, devienne un homme honoré, respecté, moi qui ne veut pas de gens honorables parmi les miens. Que ferais-je? Moi, qui souffre déjà du cœur, du foie, des reins, un tel coup serait capable de me donner la mort.

Non, mon fils ne trompera pas mon espoir. S'il le faisait, s'il était un homme honnête selon ce que l'entendait mes aïeux, selon ce que l'entend le monde, je me sens capable de l'étrangler.

O Granuja, mon bien-aimé Granuja, par ce que j'ai de plus cher au monde. par ton excellente mère que je ne connais pas encore, je te supplie de ne point m'infliger cette souffrance d'être un « honnête homme ». Tout, je t'en supplie, sauf que tu sois cela.

Elias CASTELNUOVO.

Controverse

L'Individualisme et le Communisme dans l'Anarchisme

[Il Conferenziere libertario, *de Rome, ayant publié une traduction des quatre chapitres qui forment la première partie de* l'Initiation Individualiste anarchiste (*Les bases théoriques de l'Individualisme anarchiste*) *a cru devoir la faire suivre des remarques suivantes. Voulant conserver à ce numéro l'allure d'un* numéro de vacances, *je ne veux pas le surcharger par ma réponse à ces remarques ainsi qu'à l'article de Malatesta (voir le précédent numéro). Je me réserve pour la prochaine fois. D'ailleurs, dans ma thèse* A l'encontre du Bon Sens *présentée plus loin, on trouvera plusieurs répliques à certaines questions soulevées et dans ces commentaires et dans l'article précité.*

E. A.]

III

Disons tout de suite que malgré des détails se rapportant davantage à des questions de forme que de fond, nous nous déclarons parfaitement d'accord avec le compagnon E. Armand ; nous souscrivons avec lui à ce qu'il appelle les bases théoriques de l'individualisme anarchiste, qui s'identifient parfaitement avec les bases de l'anarchisme communiste ou organisateur.

Et nous ajoutons que si ce livre avait été écrit il y a quelques années (à en juger par la grande considération en laquelle l'ont pris aussitôt les anarchistes individualistes italiens, au point d'en éditer une traduction) beaucoup de polémiques intérieures auraient été épargnées, qui ont gâté le mouvement anarchiste en Italie, en faisant perdre en palinodies un temps précieux et une activité féconde.

Parce que — et nous ne disons pas cela pour ranimer de stériles discussions presque oubliées aujourd'hui — assoupies tout au moins — certains anarchistes se sont jusqu'à hier abandonnés dans les bras d'une conception individualiste qui, en plus d'être absurde comme théorie, était inconcevable en tant que fait.

Au nom de l'individualisme anarchiste on a cultivé les aberrations les plus étranges, dénommant violence dynamique ce qui n'était que verbosité inoffensive et inconcluante. L'égoïsme, la superbe du surhomme, l'isolement dédaigneux étaient les canons fondamentaux d'une façon de se comporter individualiste qui se réduisait à une gymnastique d'affirmations, lesquelles, en plus de se servir de fin à elles-mêmes, aboutissaient à un esthétisme philosophâtre, cause de la faiblesse et de l'incertitude qui furent les caractéristiques de notre mouvement pendant tant d'années.

Combattre, haïr, contredire systématiquement ceux qui, refusant de s'isoler, contribuaient de toutes leurs forces et de cent façons diverses à propager nos idées dans les masses et à féconder cette tâche par la semence du sacrifice, telle se résumait l'action quotidienne de l'individualisme anarchiste et de ses adeptes en Italie, jusqu'à ces dernières années.....

L'individualisme d'E. Armand est clair, simple, persuasif. Rien dans son *Initiation Individualiste* qui ressemble au style emphatique, apocalyptique, polémiqueur des individualistes de la vieille et acide école qui est tombée sur son propre plancher. L'anarchisme d'E. Armand est la sublimation du concept de l'individualité, et il ne pourrait en être diversement, l'individu étant toujours la cellule de toute activité humaine, du simple au composé.

En posant les bases théoriques de l'individualisme anarchiste, E. Armand ne se perd pas dans les tortueux méandres de l'exclusivisme, il ne nie pas la tactique collatérale : l'associationisme libertaire. Si le centre social n'est pas l'organisme idéal, perfectible, il est cependant l'ambiant dans lequel l'individualité anarchiste pourra également faire ressortir sa propre autonomie.

Il n'est pas enthousiaste du « bakouninisme » et considère comme un *anarchoïde* le maître du communisme libertaire ; cette critique nous semble trop sévère et, à notre avis, E. Armand n'aurait pas dû finir en concluant que le mouvement de la Fédération du Jura n'avait rien de spécifiquement anarchiste. Il ne faut pas oublier que l'anarchisme a fait beaucoup de chemin depuis lors ; la primitive et socialisante conception — encore qu'elle fût suffisamment anarchiste — du communisme antiparlementaire de Bakounine et de tant d'autres a pris par la suite la forme et la substance d'un anarchisme nettement antiautoritaire et révolutionnaire.

Malgré ces appréciations, d'autres contradictions criantes et des exagérations d'interprétation, la conception de l'individualisme anarchiste que présente E. Armand est belle et synthétique ; sublime est son vigoureux examen de l'élément *moi* et de l'élément société.

D'autant plus qu'il parvient à la détermination du concept individualiste de l'anarchisme, non en le considérant à travers des valeurs esthétiques et des livres fascinants et empiriques, ou des formules métaphysiques et abstraites, mais bien après avoir déterminé quelle est la pensée et quelles sont les formes multiples de ses manifestations — après avoir disséqué les écoles novatrices qui se proposent de résoudre à leur point de vue particulier la question sociale.

Alors que d'ordinaire les valorisateurs de la forme exaltent uniquement leur façon de voir pour en tirer un dogme indiscutable, E. Armand commence par éliminer toute formule chimérique, s'étudie lui-même au lieu d'aller tout de suite au concret ; puis il examine le point de vue des autres afin d'en faire la critique et, au cours de son examen il parvient à la démonstration que notre idée est de bien loin supérieure à toutes les autres comme force de conception, et — ce qui est plus important encore — comme force de réalité.

Il Conferenziere libertario.

Sursum Corda

Fillettes et garçons, des prêtres imposteurs
Qui cherchent à semer le mensonge en vos cœurs,
Riez-vous! Jetez bas leurs idoles infâmes.
Consacrez à l'amour les élans de vos âmes.
Sur l'autel remplaçant l'image de Jésus
J'aimé mieux contempler et Priape et Vénus.....
De la nature au moins ces Dieux étaient l'emblème.
Sur la joie ils n'avaient point jeté l'anathème
Et loin d'encourager l'absurde chasteté
Des sens ils exaltaient l'ardente volupté.
On ne réputait pas, en cette époque antique,
Les gestes amoureux comme un acte impudique.
Les organes sculptés de la Génération
Etaient considérés avec vénération.
Affranchis, les amants, sous de tendres caresses,
Pouvaient faire, en public, frissonner leurs maî- [tresses.
Et celles-ci, sans honte, écoutant du Désir
L'impérieuse voix, s'adonnaient au plaisir.
Les vierges sans rougir admiraient de ces couples
Les corps mêlés, fondus en enlacements souples ;
A sa fille attentive, en un langage clair,
La mère dévoilait l'énigme de la chair...
La Croix hélas! un jour hissant son infamie,
Symbole de la mort, vint insulter la vie,
Mettant une auréole à la virginité.
Mais secouant le joug, voici l'humanité
Qui délaisse le Dogme, en rit et le méprise...
Dans un dernier sursaut, Christ, ton culte agonise...
Pour éclairer nos pas, suffira la raison :
Une Femme écrasant ta croix sous son talon,
Qui s'offre sur l'autel à la foule accourue
Comme la Vérité magnifiquement nue, [cœur
Enseignant aux humains qu'ils peuvent de leur
Ecouter les élans sans craindre un feu vengeur.
La Beauté simple et pure illuminant le monde
Enfin dans le néant fera rentrer l'immonde.....

CHRISTOCLASTE.

Aux Compagnons

Si j'ai été heureux de rencontrer, à Maubeuge et à Onnaing, des camarades que j'ignorais encore, le beau temps n'a guère brille que par son absence durant la semaine que j'ai passée dans le Nord. Il est vrai que je la connais, cette contrée, et ses pluies interminables, et ses chemins boueux, et ses journées maussades! Cela n'empêche pas que le moindre rayon de soleil eût mieux fait mon affaire. — A Lille, j'ai revu les mêmes copains que l'année passée, mais le groupe m'a paru agrandi : toujours le même désir de s'instruire et de remuer les idées ; ce n'est pas à Lille qu'on redoute de confronter les thèses les plus opposées en apparence. A Maubeuge, la publicité faite par ceux qui m'avaient demandé de leur rendre visite a porté ses fruits : nous avons eu du monde aux deux causeries annoncées ; à la première, le pasteur de la localité est venu porter une intéressante et intelligente contradiction. A Onnaing, c'est le maire socialiste qui a opposé son point de vue au nôtre, fort courtoisement d'ailleurs ; il n'a point réussi à nous y convertir ; il ne l'espérait pas non plus.

Partout est apprécié l'en dehors, *sa façon de présenter la thèse individualiste anarchiste, de concevoir la camaraderie, sa manière hardie et souvent originale de combattre les préjugés. Et ce n'est pas seulement dans le Nord que cela a lieu.*

Ne pas se contenter de combattre les préjugés ; mais vivre sans préjugés, en les ignorant, voila un problème qui est souvent plus difficile à résoudre pour les nôtres que la lutte contre l'état de choses économique. Cette bataille-ci attire la sympathie, en effet ; mais qui s'insoucie des préjugés dans sa vie quotidienne, risque de se mettre à dos ses voisins, sa famille, ses plus proches ; d'être décrié par ses camarades d'atelier ou de bureau ; d'être renié même par ses compagnons d'idées. La réalisation est fréquemment plus pénible que la lutte.

Rien qui encourage davantage que les marques de sympathie pratique des camarades des groupes visités qui se sont procuré, pour les répandre autour d'eux, une certaine quantité de nos brochures. C'est la seule manière de nous aider à en faire paraître de nouvelles. Ce que nous ferons d'ailleurs cet hiver. Et ce ne sont pas seulement des brochures que nous voudrions pouvoir éditer, mais des livres. Nous en reparlerons une autre fois.

Le prochain numéro verra le jour vers la mi-septembre.

E. A.

Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — Jean Huc, 2. Jo Labadie, 19 50. Louis Mollet, 2 50. Emile Caffin, 1. J. Donzler, 4. M. V., 1 50. Arjan, 2. Vathonne, 4. Rabout, 5. Lefèvre, 4. A. Chevenard, 2. V. Spielmann, 2. Claudius Dervieux, 2. Grupo libertaria idista, 10. Bénefice sur fête organisée le 4 juillet, à New-York, 548. Oscar Michel, 2. A. Filhol, 6. Alouz (Bordeaux), 150. E. Croisy, 1 50. John Bonatsos, 11. Bourdin, 3. Léon Martin, 1 50. Ernest Necchi, 3. Battisti Piretta, 5. J. Julia, 5. A. Chicon, 1 75. A. Zeller, 8 75. Pouchéton, 20. Schneider, 2 50. Porette, 1. Collecte promenade de Saint Cloud et réunion Château-d'Eau, 9 15. Loréal, 4. Emile Bockaert, 4. M. Hubert, 4 Nic. Faucier, 1. Edmond Legros, 3. Collecte Phalempin, 40. Collecte Maubeuge, 27. Collecte Onnaing, 19. — Total : **942 fr. 65** (Liste arrêtée au 20 août 1924).

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— SYMPATHISANT, enlizé dans un marécage clérical, serait heureux correspondre avec une camarade aux idées libres. A. Filhol, commis P. T. T., Argentan (Orne).

— JEUNE camarade italien désire faire connaissance d'une lectrice de *l'en dehors*, de 20 à 30 ans, susceptible de devenir sa compagne. Ecrire M. U., aux bureaux du journal.

— DÉSIRERAIS entrer en relations avec camarades musiciens habitant Lyon ou région lyonnaise. Ecrire à Claudius Dervieux, 19, av. Jean-Jaurès, Oullins (Rhône).

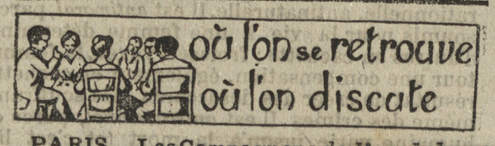
— SERAIS reconnaissant aux copains camelots et forains qui pourraient donner renseignements sur ce moyen de se débrouiller. Ecrire : Augouin Elie, 10, rue du Pont-Neuf, Cette.

— CHERCHE collection complète de Croquis Brefs. Faire offre à Louis Mollet, 72, rue Amelot, Paris XIe.

Pierre LE ROUX, Mme PY, JULLIEN, PLAZANET, Laurent LE SCORNEC, F. LECOMTE, Mme JULLIAN, Fortunato PRATOLINI, A. BERTHONNET, François MANCINI, Arthur HUBERT, LAUZE, Mme VEAUX, Mme PADOVANI, Madeleine THIBAULT, Gustave CARRER, Marcel RAIMBAULT, Lino MARTINEZ, Antoine VOLA, Paul RAFFIN, DUTRANOIS Albert, BUFFAT Augustin, RANSON, SALANÇON Georges. — Votre journal nous revient avec la mention « parti sans adresse ». — J. BERGEAUD, Toulouse. Adresse incomplète, journal revient. — M. GATTEFOSSE, Villeurbanne, donner adresse exacte.

Notre excellent ami Max Nettlau nous prie d'annoncer que l'appel fait en sa faveur dans *Le Libertaire* et certains autres journaux étrangers, l'a été absolument contre son gré : que les faits exposés le concernant, lui, et sa collection de livres sont complètement erronés, et qu'il regrette qu'on les ait signalés au public sans s'être assuré auparavant de leur exactitude.

Il y a dans tout cela un malentendu regrettable que, pour notre part, nous déplorons sincèrement, vu l'amitié de longue date qui nous unit à ce camarade.



PARIS. — **Les Compagnons de *l'en dehors*** se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Bar des Ardennais*, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 25 août : Discussion de la brochure : *Entretien sur la liberté de l'amour*, par E. Armand.

Lundi 8 septembre : *Souvenirs d'œuvre éducative*, par C. Papillon.

Lundi 22 septembre : *Libre arbitre et Déterminisme*, par E. Armand.

Dimanche 21 septembre, journée de plein air dans le parc de St-Cloud (Carrefour du bassin de la Grande-Gerbe), le long de la ligne du chemin de fer. — Rendez-vous à la gare Saint-Lazare à 10 heures précises. Moyens de communication, Gare Saint Lazare, tramways, bateaux.

Groupe d'éducation du XVIIIe, Salle Hermonier, 77, boulevard Barbès. Mardi 9 septembre, à 20 h. 1/2 : *Libre arbitre et Déterminisme*, par E. Armand.

Langue internationale Ido. — Le cours gratuit par correspondance fonctionnant en permanence, on peut se faire inscrire à n'importe quelle époque. Pour le suivre, recevoir toutes indications sur les cours gratuits ainsi que le « Petit Manuel Complet en 10 leçons » envoyer 0 fr. 75 en timbres à *Emancipata Stelo*, Union mondiale des Idistes d'avant-garde, 30, rue de Bretagne, Paris (3e).

E. ARMAND : **ENTRETIEN SUR LA LIBERTÉ DE L'AMOUR.** *L'amour protéiforme. Sentimentalité. Tout simple amour.* ALBERT LIBERTAD : **Ultime bonté** (Bois de L. Moreau), Franco 40 cent.